

rendre meilleure par des ouvrages d'art. On disposa une tour qui ferma le pont de manière à y mettre de l'infanterie, et on construisit à la rive gauche un ouvrage à corne pour servir de tête de pont. La montagne était trop près pour pouvoir défilier cet ouvrage, il ne remplissait aucun but. Jusqu'aux conscrits, tous étaient persuadés que si l'ennemi les attaquait ce ne serait pas par le pont qu'il arriverait.

Aucune considération ne justifiait le choix d'une semblable position, surtout depuis que, par l'arrivée de Vedel, on savait qu'il avait été décidé que le corps d'observation de la Gironde resterait sur la défensive, jusqu'après la prise de Saragoce et de Valence. La raison militaire prescrivait de s'en tenir à la défense de la Sierra-Morena, en fortifiant les passages, occupant en force le Despeña-Perros et tenant à Santa-Elena des colonnes mobiles. Dans cette position, on aurait dominé les principales communications et vu

venir l'ennemi. La communication avec Madrid aurait été plus facile, et on aurait reçu plus vite les renforts lorsqu'il aurait été besoin de reprendre l'offensive. L'armée aurait tiré ses vivres de la Manche, qui produit du blé et surtout du seigle en abondance. En attendant qu'on en formât des magasins avec les ressources du plat pays, les troupes stationnées dans la montagne auraient consommé la provision de biscuit amoncelée à Santa-Cruz de Mudela. Le soldat se serait refait le cœur et le corps, en buvant les excellens vins de Val de Peñas et de Manzanarès.

Le général Dupont resta à Andujar avec les divisions Barbou et Frésia. Il mit Vedel à Baylen, à sept lieues derrière lui, et le chargea de tenir le Puerto del Rey et la communication dans la Manche. Les bords du haut-Guadalquivir sont malsains, au point qu'un voyageur l'a appelé le séjour éternel des fièvres putrides. On était au plus fort de l'été. Outre les ardeurs du soleil, les soldats éprouvaient encore les tour-

mens de la faim. Ils n'avaient ni vin , ni vinaigre, ni eau-de-vie, et la plupart du temps on ne leur donnait que demi-ration de pain , et quelquefois le quart; du vin seulement aux hôpitaux. La ville d'Andujar, qui a quatorze mille ames de population, était, comme le reste du pays, abandonnée par les habitans. Il fallait que les soldats fissent la moisson eux-mêmes, battissent le blé, fissent aller le moulin et fabriquassent leur pain. Depuis, tout cela a été jeu d'enfant pour les soldats de l'armée d'Espagne; en 1808, on n'y était pas accoutumé: les maladies se mirent parmi les conscrits; en moins de quinze jours, il en entra six cents à l'hôpital. Ceux qui ne tombèrent pas malades éprouvèrent une diminution de forces physiques et perdirent l'instruction, la discipline et l'ensemble qu'ils avaient acquis pendant le repos de l'hiver précédent.

LA nécessité de couvrir les flancs de l'armée, d'en imposer à l'ennemi, de le tenir en échec

en attendant qu'on rouvrit la campagne offensive, et de faire des vivres, conduisit une seconde fois les Français à Jaën. Le général de brigade Cassagne, de la division Vedel, s'y porta de Baylen avec quatre bataillons. Il passa le Guadalquivir dans la barque et au gué de Mengibar, et il arriva le 1^{er} juillet à midi devant la ville. Les insurgés, plus nombreux que la première fois, et mêlés à des détachemens de troupes de ligne, furent rejetés de l'autre côté de Jaën. Les habitans avaient fui de leurs maisons. Le 2, le maréchal de camp don Théodore de Reding arriva de Jaën avec le régiment suisse n° 3 du même nom, et un escadron de carabiniers royaux, et attaqua les Français : il fut repoussé. Le 3, il attaqua encore, et il n'eut pas plus de succès. Les trois journées coûtèrent plus de quinze cents hommes aux Espagnols. Les Français eurent deux cents hommes tués ou blessés. Le chef de bataillon Magnesse, de la 1^{re} légion, fut au nombre des derniers. Une brigade à quatre lieues

au delà du Guadalquivir était aventurée; Dupont la rappela. Le général Cassagne rentra le 4 à Baylen. On laissa quelques compagnies pour garder la barque de Mengibar. Un ingénieur fut chargé de reconnaître avec soin les gués de la rivière, et d'élever quelques re-dans pour servir à en défendre le passage.

CEPENDANT, lorsque le général Frère s'était porté à San-Clemente, par les ordres de l'Empereur, on avait senti à Madrid la nécessité de garder en force le point de Madrilejos, et d'occuper la Manche. Le général de brigade Lefranc s'y porta avec le 6^e régiment provisoire qui faisait partie de la deuxième division du corps d'observation des côtes de l'Océan. Le général Gobert, commandant de cette division, suivit Lefranc avec sa seconde brigade, composée de deux régimens provisoires d'infanterie légère, de deux escadrons de cuirassiers, et de quatre pièces d'artillerie légère. Il poussa Lefranc devant lui, laissa un bataillon

à Madrilejos, un autre avec du canon à Manzanarès, un troisième aux environs de Puerto del Rey, et, d'après les ordres de Dupont, descendit en Andalousie avec ce qui lui restait. C'était peu nombreux, mais Dupont, se sentant faible et compromis, appelait tout à lui. Il demandait sans cesse des renforts à Madrid; il écrivait à Frère de venir le rejoindre, s'il n'avait pas d'ennemis à San-Clemente. Il représentait au duc de Rovigo que les diversions et la venue très-incertaine du maréchal Moncey à Grenade, n'équivalaient pas au surcroît de force que deux bataillons envoyés directement donneraient au corps d'observation de la Gironde.

CE n'était pas une terreur sans motifs que celle éprouvée par Dupont. L'inaction doublait, quadruplait les forces de l'ennemi, en même temps qu'elle diminuait les nôtres. Chaque jour de délai augmentait sa confiance et ses moyens. Des forces considérables et de plus

d'un genre s'amassaient devant lui. La Junte de Séville commandait avec la véhémence d'un gouvernement éclos de la veille au milieu de la tempête populaire. Elle était obéie comme un monarque régulier dont la race eût été assise sur le trône depuis des siècles. Les trois autres royaumes d'Andalousie et l'Estramadure, suspendant les rivalités de provinces, se groupèrent autour d'elle, et, en attendant que les Indes se déclarassent, les îles Canaries la reconnurent. A la voix des magistrats que Séville avait nommés, on vit se renouveler dans l'Andalousie les sacrifices de patriotisme et de vertu qui honoreront à jamais les Français républicains de 1792. La jeunesse courut aux armes; le vieillard offrit ses enfans, ses enfans plus heureux que lui, puisqu'ils pourraient verser leur sang pour la patrie. Les dons des citoyens remplirent le trésor public; l'attitude tranquille, mais sombre et terrible du peuple, imposa silence aux vils calculs de l'avarice et de l'égoïsme. On vit accourir sous les

drapeaux le riche et le pauvre, le noble et le plébéien. Les anciens cadres furent complétés, et il s'en forma de nouveaux. En moins d'un mois la Junte put opposer aux Français une armée régulière de trente-neuf bataillons et de vingt-un escadrons, pourvue d'une artillerie bien organisée. La plus grande partie s'était formée à Séville, le reste à Malaga et à Grenade, par les soins de Théodore de Reding, destiné à rendre célèbre dans les annales de l'Espagne un nom dès long-temps honoré en Suisse par les vertus démocratiques héréditaires dans sa famille. Il y avait dans le nombre beaucoup de recrues non habillées, mais toutes étaient armées. Ces soldats puisaient dans la population une énergie nouvelle, et ils ajoutaient à cette énergie par l'envie qu'eux-mêmes avaient de se distinguer. Le corps anglais du général Spencer, débarqué près de Cadix, se montrait de loin aux amis et aux ennemis, comme un renfort pour les Espa-

gnols, ou tout au moins comme une réserve destinée à les appuyer en cas d'échec.

DON FRANCISCO XAVIER de Castaños, lieutenant-général, commandait en chef l'armée. Il avait vieilli dans le métier des armes, aimé des officiers et des soldats pour sa douceur et ses bonnes manières. Il possédait plutôt la finesse qui sait profiter de la gloire des autres, que les qualités supérieures qui font qu'on en acquiert pour son propre compte. La Junte de Séville se défiait du caractère de Castaños. Elle le fit accompagner par un de ses membres le plus audacieux, le plus exalté, le plus entraînant. Le comte de Tilli, chargé de dettes, poursuivi à Madrid pour un procès en matière de faux, s'était jeté dans la révolution, à la manière des Catilina. Castaños ne pouvait rien faire sans lui. Il ne se fût pas permis de recevoir un parlementaire autrement qu'en sa présence.

Les troupes d'Andalousie se pelotonnèrent

successivement sur Cordoue et sur Jaën. Elles formaient quatre divisions. La première, aux ordres de Reding, tenait la droite. Elle était forte de dix mille hommes et on y comptait les meilleures troupes. La deuxième était de six mille hommes et commandée par le marquis de Coupigni, d'une famille originaire du Cambresis, ancien officier aux gardes-wallones. La Junte venait de le nommer maréchal de camp. Un vieil Irlandais, le brigadier don Félix Jones, commandait la troisième division qui, jointe à la réserve aux ordres du lieutenant-général don Juan-Manoel de Lapeña, donnait une force de huit à dix mille hommes. Il y avait en outre des corps de flanqueurs aux ordres du lieutenant-colonel don Juan de la Cruz et du colonel Valdecanos. Le 1^{er} juillet, Castaños envoya au général français la déclaration de guerre de la Junte de Séville à la France. Celui-ci fit remettre en échange au général espagnol le décret impérial qui proclamait Joseph Napoléon roi d'Espagne et

des Indes. On voulut entamer avec lui des négociations que la volonté et la présence du comte de Tilli firent échouer. Le 9 juillet, le quartier général espagnol était à Arjonilla, à une lieue et demie d'Andujar. On put dès-lors se considérer dans les deux armées comme étant en pleine opération.

Dupont était sur ses gardes. Comme les Espagnols étendaient leur gauche jusqu'à Aldea del Rio, un officier du génie se porta le 10 avec un bataillon par la rive droite du Guadalquivir au pont de Marmolejo, et détruisit deux arches, malgré quelques coups de fusil tirés par les Espagnols pour s'y opposer. Il fut réglé que des colonnes mobiles partiraient chaque matin d'Andujar et de Baylen pour se rencontrer au pont de la Rumblar. Le général Vedel fut chargé d'observer le cours du Guadalquivir, et d'envoyer des reconnaissances journalières au bas d'Espelui devant Villanueva de la Reyna, et jusqu'à un moulin qui se trouve à une lieue au-dessus d'Andujar. On

établit au passage de Mengibar un corps de quinze cents hommes commandés par un officier-général , Liger-Belair. Le corps tenait une grand'garde de cavalerie à la rive gauche du fleuve.

La grand'garde fut enlevée presque en entier dans la journée du 13, et les Espagnols s'établirent en force dans le village de Mengibar. Le 14, les Espagnols se montrèrent en force sur les hauteurs d'Arjona et de Villa-Nueva. Il y eut des coups de fusil et des coups de canon tirés d'une rive à l'autre depuis Andujar jusqu'à Mengibar. Le 15, les Français virent un corps nombreux se masser sur les hauteurs entre Arjonilla et Andujar. C'était la troisième division et la réserve de Castaños. Les Espagnols se mirent à canonner la tête de pont avec du 12 et du 16. Le général Dupont garnit les ouvrages et forma ses troupes en arrière de la ville pour recevoir l'attaque.

Le danger n'était pas là. Castaños avait aperçu confusément les vices de la position

d'Andujar, et l'éparpillement des troupes françaises. Depuis deux jours, un peu par instinct, un peu en raison du point de départ des troupes, il manœuvrait de manière à les occuper avec sa gauche, tandis que, par sa droite, il cherchait à couper leur ligne d'opération. Pendant la démonstration sur Andujar, la deuxième division commandée par le marquis de Coupigni, se montrait vers Villa-Nueva de la Reyna, prête à se joindre par sa droite avec la première division. Reding fit attaquer Liger-Belair par une avant-garde qui se hâta de repasser le Guadalquivir à l'approche du général Vedel qui marcha de Baylen contre elle avec sa division.

Ce jour-là le général Gobert arriva à Baylen; il détacha à Linarès, petite ville à trois lieues de la route, un bataillon et un régiment de cuirassiers, et il envoya l'autre régiment de cuirassiers au général Dupont, de sorte qu'il ne lui restait plus que cinq ou six cents hommes d'infanterie, deux cents chevaux et trois pièces

de canon. Le général Lefranc , qui , pendant la route , l'avait précédé d'une marche , arriva à Andujar avec le sixième provisoire et plusieurs détachemens des divisions Barbou et Frésia. Ainsi lorsque le mouvement des Espagnols se faisait de la gauche à la droite , les Français n'apercevaient pas le piège et serraient aussi leur gauche sur leur droite.

Dans ce système et dans la supposition constante qu'Andujar allait être attaqué , ignorant ce qui s'était passé devant Mengibar , Dupont demanda à Vedel de lui envoyer un bataillon de renfort et même une brigade dans le cas où l'ennemi ne présenterait pas de forces supérieures devant Vedel. Vedel n'avait pas vu que l'ennemi eût déployé des forces considérables dans l'attaque de la journée ; l'arrivée de Gobert semblait le dispenser du soin particulier de garder Baylen. Par ces motifs , et un peu par la répugnance que les officiers-généraux ont à morceler les troupes de leur commandement , il partit le 15 au soir pour Andujar avec sa

division, moins douze cents hommes d'infanterie, cent dragons et deux pièces de canon qu'il laissa au général Liger-Belair pour la garde du passage de Mengibar. Le général Gobert fit aussitôt revenir de Linarès les cuirassiers ; ce n'est pas qu'il ne les crût utiles sur ce point, car il prévint le général en chef que l'ennemi était en force à Baeza et en mesure de se porter sur la Caroline ; mais Gobert rappela les cuirassiers pour les placer à Baylen dégarni, et soutenir Liger-Belair. La division Vedel fit pendant la nuit une marche pénible parce qu'elle se porta par un chemin plus rapproché du Guadalquivir que ne l'est la grande route. Le 16 au matin, en approchant d'Andujar, elle entendit un grand feu d'artillerie. C'était Castaños qui recommençait les démonstrations d'attaque de la veille. Cette fois, il y eut des colonnes formées, comme pour exécuter un passage de vive force au-dessus du pont. Elles se retirèrent au moment où la division Vedel

couronna les hauteurs qui dominant la ville d'Andujar.

L'action fut engagée sur toute la ligne. A la droite des Français, le lieutenant-colonel don Juan de la Cruz passa avec dix-huit cents Espagnols le Guadalquivir sur le pont de Marmolejo, qui avait été réparé, et gagna les montagnes de la Sementera à la droite et un peu en arrière de la position du général Dupont. Le général de brigade Lefranc y accourut avec le sixième provisoire, força le corps des flancueurs à se replier et rentra à Andujar.

On crut que le marquis de Coupigni voulait passer le Guadalquivir en bas de Villa-Nueva de la Reyna. Deux bataillons de la 4^e. légion étaient chargés de défendre ce point. Ils répondirent au feu des Espagnols, et, quoique ceux-ci eussent amené du canon, chacun resta dans sa position.

A Mengibar, le combat fut plus sérieux. Le général Reding présenta devant les barques des tirailleurs destinés à occuper l'attention de l'en-

nemi. Pendant ce temps, le gros de sa division passa le Guadalquivir au gué du Rincon, à une demi-lieue au-dessus. Les Espagnols, attaquant à huit contre un, firent des progrès rapides. Gobert qui, au premier avis de l'attaque, s'était mis en marche pour soutenir Liger-Belair, joignit, à moitié chemin de Baylen à Mengibar, les troupes de ce général, et ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à les rallier. L'ennemi ralentit sa marche, quoique gagnant toujours du terrain. Pendant que Gobert faisait combattre ses troupes, il fut frappé, à la tête, d'une balle dont il mourut le lendemain ¹. Le général de brigade Dufour prit le commandement. On était pressé : il ordonna aux cuirassiers de charger. Cette belle troupe en imposa aux Espagnols par sa vigueur. Ils firent halte : avant onze heures du matin le feu avait cessé. Les

¹ Gobert, ancien ami de Dupont, son chef d'état-major en Toscane, voulut servir avec lui. Sa division, primitivement du corps de Moncey, fut échangée contre la division Frère.

Français rentrèrent à Baylen. La perte qu'ils avaient éprouvée n'était pas considérable. Non-seulement les Espagnols ne poursuivirent pas, mais ils repassèrent le Guadalquivir. Les uns ont dit qu'ils manquaient de vivres; les autres ont pensé, avec plus de raison, que Reding ne se croyait pas en sûreté à la rive droite avec une seule division. Quoi qu'il en soit, le mouvement rétrograde était de nature à prolonger l'incertitude du chef de l'armée française.

Il n'y avait pas dans l'Empire un général de division classé plus haut que Dupont. L'opinion de l'armée, d'accord avec la bienveillance du souverain, le portait au premier grade de la milice; et quand il partit pour l'Andalousie, on ne doutait pas qu'il ne trouvât à Cadix son bâton de maréchal. En 1801, sous Brune, il changea, dans la journée du 4 nivôse, l'opération secondaire dont il était chargé, en une attaque principale, et l'obstination qu'il déploya contre l'ennemi, malgré le chef de l'armée qui lui envoyait l'ordre de se retirer,

valut à Dupont le renom d'un général audacieux. Ce renom, il le soutint et le grandit dans les campagnes d'Allemagne. Toutefois, parmi ceux qui le voyaient de près, quelques-uns lui refusaient la force de volonté et l'inspiration du moment, mais tous étaient d'accord pour reconnaître en lui un courage brillant et un esprit distingué.

Le général Dupont reçut le 16 après-midi la nouvelle de ce qui s'était passé à sa gauche. Rien n'était encore perdu. L'arrivée de la division Vedel à Andujar pouvait tourner à bien. C'était assez de douze mille Français rassemblés sur ce point, pour battre quarante mille Espagnols sans instruction et sans discipline. Il ne fallait que savoir les employer, soit au delà du Guadalquivir, à écraser les soldats et les paysans de Castaños, soit dans la Sierra-Morena, à garder les passages.

De ces deux partis, le premier était plus dans le caractère français; le second s'accordait davantage avec l'état général des affaires

dans la Péninsule. Il n'y avait plus hâte d'arriver à Cadix, depuis que la flotte française était tombée au pouvoir de l'ennemi. Le duc de Rovigo, succédant à Murat, avait exprimé le désir que Dupont pût rester en présence de l'ennemi jusqu'aux premières nouvelles de Valence, et maintenant on savait, depuis quatre jours, au quartier-général de Dupont, la non-réussite de Moncey. Mais, d'un autre côté, le fond de la correspondance était que l'expédition de l'Andalousie n'était pas abandonnée, et qu'on enverrait des renforts dès qu'on serait débarrassé ailleurs; et l'on a su, depuis, que l'Empereur, regardant la position d'Andujar comme la clef de l'Andalousie, et ne pouvant la juger sous le rapport de son mérite intrinsèque, blâma Savary d'avoir admis la possibilité de l'évacuer, tant il avait d'aversion pour un pas rétrograde.

DUPONT donna l'ordre à Vedel de ramener de suite à Baylen sa division et le sixième pro-

visoire qui appartenait à la division du corps d'observation de l'Océan, de rallier les troupes qui avaient combattu au passage de Mengibar et de rejeter l'ennemi de l'autre côté de la rivière. Pour lui, il resta de sa personne à Andujar qu'il persistait à considérer comme le poste le plus périlleux. En désunissant les troupes et en se plaçant au point le moins central, il courait la chance des accidens que pouvaient produire la fausse direction, les fautes, les manquemens des subordonnés, d'après les impressions partielles qu'ils éprouveraient.

Pendant qu'on prenait ces dispositions à Andujar, et que Vedel se disposait à les exécuter, les généraux Dufour et Liger-Belair étaient loin d'être tranquilles à Baylen. Des paysans armés et quelques soldats avaient été vus longeant leur gauche par les montagnes, et cherchant à la déborder. Vers sept heures du soir, le bataillon qui occupait Linarès fut attaqué par les flanqueurs du colonel Valde-

canos, venu de Baeza, et se retira vers la grande route. Dufour jugea que l'ennemi voulait s'emparer de Puerto del Rey. Le général Gobert, son prédécesseur, avait eu déjà la même opinion. La division qu'il commandait avait pour destination spéciale, non de guerroyer en Andalousie, mais de conserver les passages de la montagne. Il se porta avec toutes ses troupes à Guarroman, trois lieues de Baylen sur la grande route.

CEPENDANT Vedel a marché toute la nuit. Il arrive à Baylen et n'y trouve ni amis ni ennemis. On lui dit que Linarès a été évacuée la veille, que Dufour est parti précipitamment pour Guarroman, afin d'y arriver avant les Espagnols, que ceux-ci sont déjà à la Caroline. Des reconnaissances, qu'il envoie sur le Guadalquivir et qui rentrent sans avoir rencontré l'ennemi, semblent confirmer cette opinion. Puisque Reding n'est pas là, c'est probablement qu'il manœuvre ailleurs. Le général de division

Vedel, arrivé promptement à ce grade élevé pour avoir autrefois déployé, sous les yeux du général Bonaparte, en Italie, une bravoure remarquable, et pour avoir ensuite donné la meilleure et la plus brillante réputation à un régiment d'infanterie légère, devenu le modèle de l'armée, Vedel n'avait à cœur que de servir avec zèle et de se rendre digne des faveurs nouvelles que l'Empereur lui avait accordées récemment en le nommant comte de l'Empire. Il se persuade que l'ennemi veut arriver avant lui au passage de la Sierra-Morena qui était tout dans la position. Dufour le confirme encore dans cette idée en lui écrivant, de Guarroman, qu'un corps de dix mille Espagnols marche dans les gorges. Vedel ne juge pas Dufour assez fort. Il va à Guarroman, s'y joint aux troupes du général Dufour, et le pousse jusqu'à Santa-Elena, presque au haut de la Sierra; et lui-même, après avoir à peine pris le temps de laisser reposer sa division fatiguée de marches continuelles de nuit et de jour, il la

conduit à la Caroline, où elle arrive le 18 au matin.

En s'éloignant de son chef, Vedel l'instruisit de ce qu'il allait faire. Il fit partir de Baylen le rapport du général Dufour. Il en envoya un second à son arrivée à Guarroman. Le général de brigade Cavrois resta avec un bataillon et une pièce de canon à Baylen pendant toute la journée du 17, et n'en partit qu'à minuit pour venir s'établir à Guarroman, en observation du débouché de Linarès.

DUPONT approuva les efforts qu'avait faits Dufour pour gagner les Espagnols de vitesse. « Marchez à eux, écrivit-il à Vedel, rejetez-les sur Baeza et Ubeda ; mettez le poste de Baylen en sûreté, et venez ensuite me rejoindre... Je ne tiens pas à occuper Andujar. Cette position ne signifie rien. L'essentiel est de battre l'ennemi et de profiter de sa dispersion en petits corps pour l'écraser. »

Ainsi la malheureuse illusion qui l'avait porté

à occuper, garder et fortifier une position si excentrique pour la défensive, commençait à se dissiper. Elle se dissipa tout-à-fait à la lecture du second rapport de Vedel qui arrive le 18 avant midi. L'abandon par Vedel du poste important de Baylen, l'énorme lacune entre Barbou et le reste de l'armée, l'inaction même des troupes espagnoles restées avec Castaños sur les hauteurs d'Arjonilla, tout disait combien le temps était précieux. Mais Dupont avait avec les troupes un grand nombre de voitures (*impedimenta*). Il jugea indispensable de dérober sa marche à Castaños. Les dispositions furent faites pour mettre les troupes en mouvement à la tombée de la nuit. Il était trop tard.

PAS un mouvement de l'armée française, pas un projet, pas une pensée de son général n'échappaient aux Espagnols. Depuis le 15 ils interceptaient toutes les lettres que Dupont faisait partir pour Madrid. Sa correspondance

leur présenta avec l'expression d'un vif désir de tenir à Andujar et de reprendre au plus tôt l'offensive, la méfiance fondée sur l'exiguïté de ses moyens et une vague inquiétude de l'avenir. Les généraux espagnols furent frappés surtout de la détresse affreuse où étaient les soldats français, détresse dont les détails formaient comme le fond du tableau que Dupont ne cessait de faire de sa position. Ils se déterminèrent à prononcer le mouvement qui n'avait été que désigné jusqu'alors.

Le 17 au soir, la division du général Reding passa le Guadalquivir. Celle que commandait le marquis de Coupigni la joignit le 18 au matin. Les deux divisions réunies se portèrent à Baylen. Elles avaient l'ordre de se porter le lendemain sur Andujar pour ensuite prendre cette position à dos, pendant que Castaños l'attaquerait de front et que le petit corps du lieutenant-colonel don Juan de la Cruz paraîtrait sur le flanc.

ON compte sept lieues d'Andujar à Baylen ¹. La route traverse un pays montagneux et boisé, et laisse à une grande distance sur la gauche les hautes montagnes de la Sierra-Morena qu'on a presque toujours en vue, et sur la droite le Guadalquivir dont on ne voit pas le cours. A quatre lieues et demie d'Andujar, on passe sur un pont de pierre la Rumblar, rivière tortueuse, dont les bords sont escarpés et le lit rempli de rochers. Au delà s'élève un plateau couvert d'oliviers que le vallon de la Rumblar contourne du côté du nord-ouest et qui s'abaisse vers Baylen. Après qu'on a dépassé la lisière des oliviers et lorsqu'on n'est plus qu'à une demi-lieue de la ville, on passe sur un pont un ruisseau affluent du Guadiel.

Ces détails sont nécessaires pour faire comprendre au lecteur l'événement inouï que nous allons raconter. Le général Dupont partit d'Andujar le 18 à neuf heures du soir, après avoir dé-

¹ Voyez la carte n° III.

truit le pont du Guadalquivir et l'ouvrage de la rive gauche. Il fit ouvrir sa marche par une avant-garde aux ordres du général de brigade Chabert, composée des compagnies d'élite et du premier bataillon de la quatrième légion, d'un escadron de chasseurs et de deux pièces de 4. A demi-lieue d'intervalle marchaient le reste de la légion et quatre pièces d'artillerie appartenant à la brigade de chasseurs à cheval du général Dupré. Puis venaient une longue file de plus de cinq cents voitures d'artillerie et de bagage, qu'escortaient silencieusement les soldats du second bataillon du quatrième régiment suisse; ensuite la brigade des Suisses ci-devant au service d'Espagne, la brigade d'infanterie du général Pannetier, les dragons, les cuirassiers et le bataillon des marins de la garde impériale. La marche était fermée par une arrière-garde de six compagnies d'élite, de cinquante dragons et de deux pièces de 4. Le général en chef Dupont dirigeait les deux mille six cents combattans qui précédaient les

bagages. Le général de division Barbou marchait avec la portion de la colonne qui venait derrière.

Le 19, à trois heures et demie du matin, l'avant-garde traversait le plateau qui est au delà de la Rumblar. Alors même don Théodore de Reding formait ses colonnes sur le versant du plateau pour les conduire à Andujar. Les voltigeurs français heurtent dans l'obscurité quelques soldats espagnols. Des coups de fusil sont tirés de part et d'autre ; aussitôt l'avant-garde se range en bataille dans la plantation d'oliviers. Les Espagnols se déploient, la division Coupigni au nord, la division Reding au midi de la route. Un bataillon de gardes wallonnes, sur lequel ils comptent beaucoup, se coupe en deux pour appuyer les deux ailes. Deux batteries d'artillerie, dont une servie par des canonniers à cheval, étaient attelées et en marche. Elles se mettent à l'instant en batterie.

Dupont voit qu'il faut à tout prix forcer le

passage de Baylen, et que la plus grande vivacité d'attaque est nécessaire pour ne pas laisser à Castaños le temps d'atteindre l'arrière-garde. Il appelle à lui des renforts ; la queue de la colonne était à près de trois lieues de la tête. Ces troupes se serrent ; les bagages se pressent et doublent leurs files sur le plateau. Barbou fait des dispositions pour défendre le pont et la rive gauche contre l'ennemi qui viendrait d'Andujar.

En attendant qu'elle soit secourue, l'avant-garde soutient avec énergie un combat inégal. Elle ne perd pas de terrain, mais elle souffre beaucoup du feu de l'ennemi, et ses deux pièces de 4 sont démontées ; le reste de la brigade Chabert, les chasseurs à cheval du général Dupré, les dragons, les cuirassiers du général Privé et la brigade suisse du général Schramm, arrivent sur le champ de bataille. Aussitôt arrivées, aussitôt elles sont engagées sans attendre qu'une plus grande réunion de forces augmente les chances de succès.

Chabert et Dupré combattent sur la route et à gauche. Ce dernier, vieux guerrier recommandable par l'assemblage des vertus guerrières, est frappé mortellement en combattant contre les gardes wallonnes, le régiment de los ordines militares et d'autres troupes que commande le brigadier don Francisco de Saavedra. Mais c'est à droite de la route que se porte le plus grand effort. Là le brave Reding animait de sa voix et de son exemple le courage de ses soldats novices. Les Suisses se battent contre les Suisses; Schramm est blessé à la tête de ceux qui marchent sous le drapeau français. Les cuirassiers abîment un régiment d'infanterie espagnole et sabrent les canonniers sur leurs pièces. La quatrième légion, commandée par le major Teulet, s'avance au delà du ruisseau; mais les Espagnols plus nombreux continuent à déborder les ailes de l'ennemi. Les troupes françaises du centre sont forcées de rétrograder et d'abandonner non-seulement le canon qu'elles ont pris, mais même les deux pièces

de 4 de l'avant-garde qui ont été démontées au commencement de la journée.

Vers dix heures du matin, la brigade Pan-netier se présenta en bataille. Ces soldats accourus de la queue de la colonne, à travers les oliviers, les charrettes, et enveloppés dans un nuage de poussière, étaient fatigués avant d'en venir aux mains. L'artillerie, éparpillée dans la colonne, arrivait par fragmens ; ce qui fit que les Français n'eurent jamais plus de six pièces en batterie à la fois, et furent, malgré la supériorité ordinaire de cette arme, presque aussitôt écrasés par la supériorité du feu des Espagnols. Sous ces auspices défavorables, les Français recommencèrent à attaquer l'ennemi. Bientôt arriva leur dernière réserve, le bataillon des marins de la garde impériale du capitaine de vaisseau d'Augier. Ils n'étaient que trois cents, mais trois cents hommes que la crainte ne pouvait faire broncher. Ils firent les efforts qu'on pouvait attendre de leur courage. La cavalerie rentra de nouveau en action. Plu-